



Le graphiste suisse Tristan Bartolini (à droite) chez lui, à Genève, le 4 mai, et son carnet de recherches sur l'alphabet épïcène pour le projet exposé au Musée du design et d'arts appliqués contemporains de Lausanne.





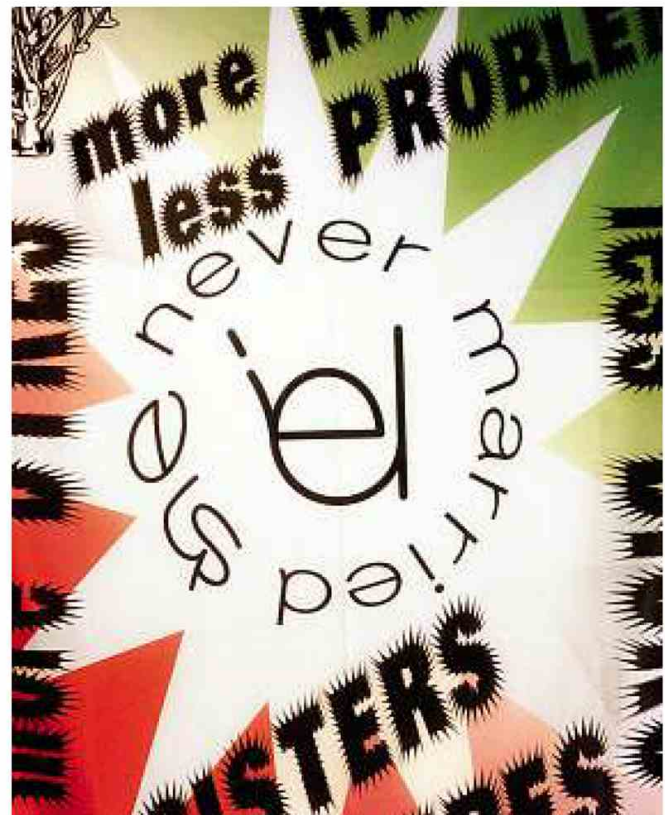
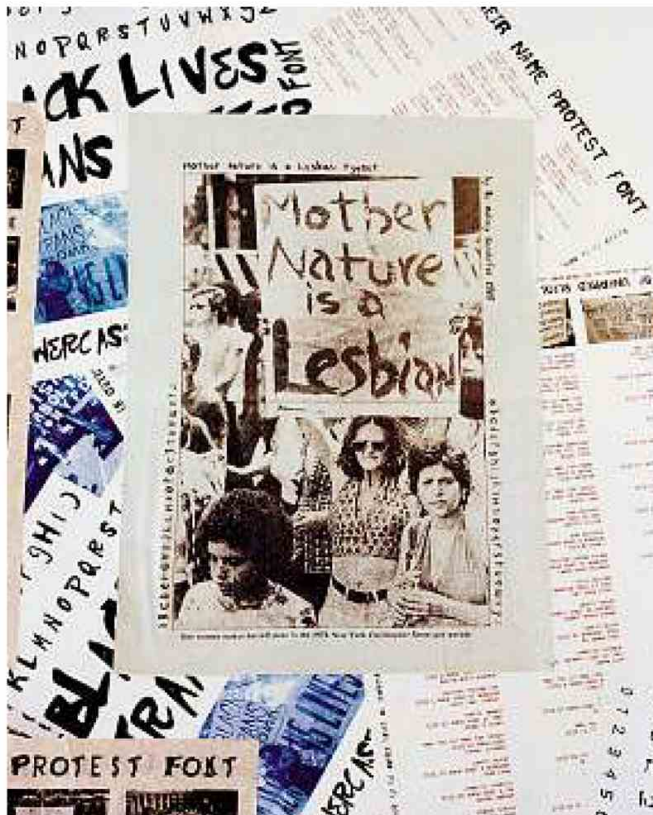
IL Y A FOULE, CE JOUR DE MAI, DEVANT LES PORTES DU MUDAC, le renommé Musée de design et d'arts appliqués contemporains de Lausanne. Surtout des jeunes au look d'étudiants en art, mais aussi un public plus âgé, bon teint, qui a atterri là à la faveur de la réouverture des musées, sans trop savoir ce qu'il allait découvrir. À l'entrée s'affiche le dégradé du drapeau arc-en-ciel, modifié par le graphiste américain Daniel Quasar en 2018, pour inclure, sous la bannière historique des LGBT, les couleurs de la fierté transgenre et des communautés LGBTQI+. Dans la première salle, sur de grandes tentures accrochées devant des panneaux lumineux, sont imprimés en grosses lettres des pronoms, comme échappés d'une grammaire imaginaire : « *iel* » ou « *celleux* ». Pour la première fois, l'exposition, « Subversif-ive-s – graphisme, genre et pouvoir », rassemble les travaux de designers s'intéressant aux relations entre genre et typographie. Nous sommes seulement à quatre heures de train de Paris, et pourtant, le petit monde qui parcourt le Mudac ce jour-là semble à des années-lumière de la France de Jean-Michel Blanquer, le ministre de l'éducation nationale, qui diffusait le 6 mai une circulaire visant à interdire l'usage de l'écriture inclusive à l'école. Alors que chez nos voisins francophones, en Suisse et en Belgique, l'écriture inclusive gagne de plus en plus de terrain dans les administrations, les universités ou encore les médias, du côté de l'Hexagone, la crispation semble complète. La droite en a fait son nouveau cheval de bataille dénonçant une entreprise de déconstruction d'une splendeur passée. Ils sont suisses, belges, mais aussi français, étudiants ou professeurs en école de design, typographes, artistes, pour certains, militants de la question du genre... et ils inventent, dans leur coin ou au sein de collectifs, un autre français. Leur idée n'est pas de travailler à la féminisation des mots, d'écrire « cheffe » et « autrice » ou encore de ponctuer les textes de points médians, ce signe typographique que l'on utilise au pluriel pour rendre visible la présence du féminin au sein d'un groupe (comme dans « étudiant.e.s »). Le projet, bien plus révolutionnaire, consiste à chercher comment, avec les outils de la typographie, faire émerger une nouvelle langue française qui se serait débarrassée du féminin et du masculin pour qualifier les personnes, en fusionnant des lettres, en inventant de nouveaux signes. Et donc de ooo

Un autre genre d'écriture.

TANDIS QUE LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, JEAN-MICHEL BLANQUER, INTERDIT EN FRANCE LE RECOURS À L'ÉCRITURE INCLUSIVE À L'ÉCOLE, EN SUISSE ET EN BELGIQUE, ÉTUDIANTS EN DESIGN ET EN TYPOGRAPHIE PLANCHENT AVEC ENTHOUSIASME SUR LES RELATIONS ENTRE GENRE ET ÉCRITURE, ET INVENTENT DE NOUVEAUX ALPHABETS NON BINAIRES. LEUR OBJECTIF : BOUSCULER LE FRANÇAIS POUR DÉPASSER L'OPPOSITION FÉMININ-MASCULIN ET DONNER UNE PLACE, DANS LA LANGUE COMME DANS LA SOCIÉTÉ, AUX MINORITÉS LGBTQI+.

Texte Isabelle MAYAULT – Photo Matthieu CROIZIER





Travaux des collectifs Gender Fail Press (à gauche) et Bye Bye Binary exposés au Mudac de Lausanne.

Page de droite : affiche de Tristan Bartolini qui utilise des signes inclusifs.

A droite : un spécimen typographique de Bye Bye Binary dont le travail a débuté en 2018 : Baskervvol BBB.

ooo matérialiser dans la langue française l'existence de minorités habituellement balayées sous le tapis, à la fois par la société et par la langue.

La naissance, en novembre 2018, du collectif franco-belge Bye Bye Binary, que sa trentaine de membres appelle « la collective », est probablement un des points de départ de ce mouvement. Un an auparavant, à la rentrée 2017, en France, la publication, aux éditions Hatier, d'un manuel scolaire à destination des CE2 rédigé en écriture inclusive a été l'occasion d'une violente polémique instrumentalisée par la classe politique. Les auteurs du manuel incriminé ne faisaient pourtant qu'appliquer les recommandations du Haut Conseil pour l'égalité entre les femmes et les hommes. « *La violence du débat a été un élément déclencheur pour Bye Bye Binary* », raconte Tiphaine Kazi-Tani, membre du collectif, qui fait de la recherche à l'École supérieure d'Art et de Design – Cité du Design à Saint-Étienne. Quelques mois plus tard, de premiers contacts se nouent : Caroline Dath, qui enseigne à l'École de recherche graphique de Bruxelles (erg) depuis 2009, croise les graphistes Roxanne Mailliet et Lorraine Furter ou encore la plasticienne Hélène Mourrier au Fig. (Festival de graphisme de Liège). Quelques mois auparavant, Roxanne Mailliet lançait un projet qui posait les bases du futur grand chantier de Bye Bye Binary à travers une question : « *Quels gestes typographiques donneraient la possibilité à des personnes qui ne se catégorisent ni comme femme ni comme homme de pouvoir avoir accès à des glyphes, caractères et différentes alternatives qui leur permettraient de ne se conjuguer ni au féminin ni au masculin ?* »

C'est donc à Bruxelles, entre les murs de la bibliothèque RoSa, qui possède une collection unique sur le genre et le féminisme, que se réunit, en novembre 2018, cette nouvelle tribu. Derrière les baies vitrées de la bibliothèque, une vingtaine de personnes venues de Belgique, mais aussi d'un peu partout en France, sont rassemblées autour de grandes tables sur lesquelles apparaissent, étalés, des spécimens de caractères. De toutes les tailles, de tous les styles. Ces « hacktivistes » de la langue française sont pour « certain.es », « engagé.es » dans des associations féministes, transféministes, queer. Ici, il n'y a pas de hiérarchie apparente. Tout le monde est au même niveau,



LE MAGAZINE



puisqu'il n'existe pour ainsi dire pas de référence théorique sur le sujet. À l'exception, peut-être, de la *Grammaire du français inclusif* (Vent solars, 2018) d'Alpheratz, prof de linguistique à la Sorbonne, mais dont les membres de Bye Bye Binary connaissent alors peu le travail. En amont de la rencontre, un dessinateur présent se demandait à haute voix s'ils allaient réussir à tenir tout ce temps sur ce sujet qui lui paraissait alors « un peu mince ». L'idée fait rétrospectivement sourire Caroline Dath. « On s'est tellement aimés que ça fait trois ans qu'on s'écrit tous les jours ! », s'enthousiasme cette professeure, qui truffe ses phrases de néologismes aux terminaisons non binaires, comme « dessinateurices », « étudiantans ».

Approcher du collectif n'est pas chose toujours facile. Ses membres, qui souhaitent à la fois incarner une mouvance et éviter les généralisations, restent sur leur garde. Leur déception vis-à-vis de l'invisibilisation de leur travail par la presse a laissé des traces : une certaine crispation, voire une méfiance envers les journalistes. Il faut dire que l'irruption de la question de la non-binarité sur la scène médiatique française a déjà donné lieu à quelques séquences catastrophiques : sur le plateau d'« Arrêt sur images », en 2018 par exemple, l'une des personnes invitées, non binaire, après avoir eu la réplique « Je ne suis pas un homme, monsieur » avait été abondamment moquée et harcelée par la fachosphère. Dans le contexte français, s'intéresser au travail de ces graphistes, c'est prendre le risque de les exposer aux attaques et aux insultes. « J'ai essayé de comprendre cette agressivité. Dans le rapport d'un francophone de France au français, il y a un sentimentalisme doublé d'un complexe de supériorité – le mythe de la langue française, Voltaire et le génie français, une langue universelle... », analyse la linguiste Julie Neveux, dont la récente vidéo sur l'écriture inclusive, diffusée par le média Brut, lui a également valu des tombereaux d'insultes. Pourtant depuis le Moyen Âge, la langue a évolué de façon peu linéaire. « Une première phase de masculinisation a lieu aux XIII^e-XIV^e siècles sous l'influence des lettrés et des universitaires », expliquait Éliane Viennot, linguiste, lors d'un cycle de conférences sur le thème « genre, pouvoir et langage », organisé fin novembre 2020 par l'École des beaux-arts de Lyon. Les universités, qui

viennent d'être créées, donnent naissance à une nouvelle classe savante, entièrement masculine, qui fait disparaître un genre neutre, mais aussi le pronom féminin *li* (Je *li* donne un conseil). Le pronom féminin pluriel « elles » manque de justesse d'être effacé. Mais, pendant la Renaissance, l'arrivée de femmes au pouvoir dans la zone francophone marque au contraire le début d'une refématisation de la langue. « Pendant un siècle, un siècle et demi, on s'est mis à genrer les mots », continue Éliane Viennot, qui cite l'apparition de termes, comme « impératrice », jugés chics car formés sur une racine latine (*imperatrix*). « On assiste aussi au développement spectaculaire du pronom "la". » Les femmes parlent d'elles au féminin, disent : « Enthousiaste, je la suis. » Un mouvement interrompu par la création de l'Académie française, au XVII^e siècle, qui condamne les fonctions féminines les plus prestigieuses, celles qui incarnent, notamment, la pensée, le jugement, la création.

DEPUIS ces trois jours de novembre 2018, les membres de Bye Bye Binary ont continué de travailler en petits groupes, souvent à distance, d'essaimer, un projet après l'autre, par le biais d'ateliers avec des universités et des écoles d'art, à Saint-Étienne, à Lyon, à Nîmes, de participation à des colloques, comme cette année à Typo Berlin, la grand-messe des designers en Allemagne. Dans leur façon d'intervenir toujours à plusieurs en public, de se distribuer la parole, on devine une volonté d'incarner un mouvement sans leader. C'est du côté des polices de caractères que bouillonne leur travail. Absent à la bibliothèque RoSa, mais déjà en contact avec le collectif, les designers Justin Bihan et Chloé Bernhardt ont mis au point leurs premiers glyphes non binaires courant 2018, lors d'une collaboration avec Roxanne Maillet. Ils les ont mis en ligne quelques mois plus tard sur la fonderie Velvetyne, sous le nom de VG5000 – inspiré par un modèle d'ordinateur sorti en 1984. En mai 2020, Clara Sambot, une des participantes de la réunion fondatrice, poste sur la même plateforme sa CirrusCumulus, elle aussi non binaire. Depuis 2018, Bye Bye Binary travaille sur la Baskervvol, une nouvelle version de la célèbre police de ○○○





“On ne propose pas de solutions à usage unique, on invite les gens à s’emparer des productions qu’on propose et à trouver leurs propres usages.”

Roxanne Maillat, graphiste, du collectif Bye Bye Binary

∞∞ caractères Baskerville, redessinée par l'ARNT (Atelier national de recherche typographique, basé à Nancy), augmentée, elle aussi de glyphes non binaires. « On n'est pas des graphistes d'intérêt public, résumait Roxanne Maillat lors d'un colloque organisé par son ancienne école, les Beaux-Arts de Lyon, fin 2020. On est plutôt des chercheurs. On ne propose pas de solutions à usage unique, on invite les personnes qui nous lisent à s'emparer des productions qu'on propose et à trouver leurs propres usages. »

Il n'est pas très étonnant que ce nouveau courant typographique se soit développé en Belgique, puisque l'utilisation de l'écriture inclusive y est beaucoup plus courante qu'en France. « On a déjà vu la France batailler sur des sujets comme le mariage pour tous qui, en Belgique, sont réglés depuis longtemps... Chez nous, l'écriture inclusive était adoptée par-ci, par-là dans les universités, de façon assez bienveillante », confie Caroline Dath depuis Bruxelles. Même chose en Suisse où, dès les années 1980, des décrets sont passés pour féminiser la langue. Ici, le débat, quand il a lieu, se fait dans un esprit de recherche du consensus, cher aux Helvètes. Le quotidien *Le Courrier*, qui a lui aussi adopté l'écriture inclusive début mars 2021, se voulait rassurant auprès de ses lecteurs, fin avril : « Que l'inclusivité passe désormais dans le langage courant véhiculé par Le Courrier ou par la RTS [Radio-Télévision suisse] s'accompagne forcément d'inconfort. Mais aussi de stimulations et de bienfaits : nous interroger plus précisément sur l'outil que nous manions et sur sa capacité à désigner la mixité du monde enrichira notre regard. Et donc nos pages. » La

Suisse est aussi le berceau des célèbres polices de caractères Helvetica et Univers, qui ont su imposer le « style suisse » au reste du monde depuis les années 1950 – de la signalétique du métro de New York pour Helvetica aux chiffres sur les billets des euros pour Univers. Logique, donc, que ce soit sur ces terres que les premiers signes de reconnaissance institutionnelle aient lieu. En octobre 2020, *La Tribune de Genève* titre : « Un Genevois crée la première typo inclusive ». Tristan Bartolini, étudiant de la prestigieuse école suisse de design HEAD, vient alors de remporter le Prix art humanité de la Croix-Rouge pour son travail intitulé « L'inclusif-ve ». Le prix propulse le jeune étudiant sur le devant de la scène, où il est vite présenté comme un « nouveau Gutenberg ». Agacés, les membres du collectif Bye Bye Binary se fendent d'un communiqué de presse trois jours plus tard : « Des caractères typographiques inclusifs et non binaires, il en existe déjà ! » Au printemps 2021, le jour de notre rencontre dans son appartement de Genève, Tristan Bartolini en secoue encore la tête, navré. « C'est plus facile d'attribuer une découverte à une seule personne qu'à un mouvement », énonce l'étudiant, qui regrette le sensationnalisme des médias autour de son travail et le fait que son école ait ainsi surfé sur cette vague médiatique. Lui, dont le travail tourne autour de la question de l'inclusivité, déplore d'avoir été mis sur un piédestal : « Malgré moi, j'incarnais l'inverse du propos que je cherchais à transmettre. » L'étudiant suisse en communication visuelle, qui a tâté de sémiologie, se souvient avoir eu un « coup de foudre pour les lettres » pendant un cours de calligraphie. Nourri aux débats sur l'écriture inclusive et le langage épïcène, il a séjourné aux Pays-Bas, où il a découvert une pratique résolument politique du design. C'est à la main qu'il commence ses recherches, pour se laisser guider par l'intuition du geste. Son approche est expérimentale, il ne la juge d'ailleurs « pas très suisse », puisque, dans son pays, « la typographie est une institution ». Ses professeurs, peu familiers de ce qu'est la non-binarité, l'encouragent néanmoins dans sa voie. « Finalement, ils ont compris mon propos une fois les signes réalisés », poursuit-il.

En s'inspirant de signes existants, comme l'arobase, née à l'origine de l'alliance des lettres A et D – et qui, avant de devenir le célèbre séparateur



De gauche à droite, les graphistes lyo Bisseck, Mathilde Avogadro, Nina Paim et la chercheuse Maya Ober.





LE MAGAZINE

de nos courriers électroniques, a été utilisé, au XIX^e siècle, comme une façon d'indiquer le prix unitaire d'une marchandise –, Tristan Bartolini s'est ingénieusement mélangé le -eux et le -euse d'amoureux/amoureuse, rêveur/réveuse, valseurs/valseuses, dans une police déjà existante, l'Akkurat, de Laurenz Brunner, et non libre de droit. Et puis il invente des nouvelles lettres, une fusion, par exemple, du P et du M de père et de mère. Ainsi, d'un coup de ligature magique, les lettres font mutation. Notre œil ne sait pas lire ces syllabes, puisqu'il n'existe pas de convention pour le faire, mais il reconnaît, en les déchiffrant, une tentative de gommer les frontières du genre. Et cela ne va pas sans produire de petites explosions dans un cerveau francophone habitué à penser au masculin générique. Quelques mois après sa récompense et la petite polémique qui s'ensuivit, Tristan Bartolini collabore maintenant avec Bye Bye Binary sur de nouveaux projets. Et ses travaux sont exposés aux côtés de ceux du collectif dans l'exposition du Mudac de Lausanne.

Le trio de commissaires à la tête de l'exposition « Subversive-s – graphisme, genre et pouvoir », qui ont fait équipe avec Viviane Mourey, cofondatrice du festival lausannois La Fête du slip, travaille depuis plusieurs années déjà sur les points de rencontre entre genre et graphisme. Mathilde Avogadro, Iyo Bissek et Elise Connor ont la vingtaine et, de fait, appartiennent à cette génération qui a fait ses études – en l'occurrence, à l'ECAL, l'école de design de Lausanne – bouleversées par les mouvements #metoo et Black Lives Matter, mais aussi par une prise de conscience générationnelle sur la question du genre. Selon une enquête IFOP parue en novembre 2020, 22 % des 18-30 ans ne se sentent pas appartenir à un genre et préfèrent se définir comme non binaire ou *gender fluid*. En amont de la grande grève féministe du 14 juin 2019, qui a mobilisé en Suisse 500 000 femmes à travers tout le pays, le trio a eu l'idée de créer un collectif au sein de leur école. « Ça a permis de former des espaces de discussion et d'interroger certaines pratiques », se souvient Iyo Bissek. Un an plus tard, en juin 2020, la direction de l'école était interpellée par une lettre ouverte à l'initiative d'élèves demandant la transparence sur les salaires, une plus grande diversité du corps enseignant,

mais aussi la mise en place de formations obligatoires à l'antiracisme. Le design est devenu éminemment politique. Tristan Bartolini constate que, dans son école, l'HEAD, à Genève, les élèves sont « orientés vers un *design social* ». « On voit de plus en plus de revendications de la part des étudiants », constate Maya Ober, adjointe scientifique et enseignante à l'Académie de l'art et du design de Bâle, fondatrice de la plateforme Depatriarchise Design, où Mathilde Avogadro, Iyo Bissek et Elise Connor ont été invitées à parler de leur travail à plusieurs reprises. « Et, bien sûr, c'est le langage qui est le champ de bataille pour ces questions, poursuit la designeuse. C'est avec la langue que nous construisons notre culture, notre réalité. » La designeuse et chercheuse Nina Paim, qui vit elle aussi à Bâle, abonde : « Bien sûr, on peut utiliser l'astérisque dans la langue allemande [l'équivalent du point médian en français], mais qu'est-ce que ça signifie si, par ailleurs, il n'y a aucune personne trans ou non binaire qui accède à des postes d'enseignants ? Je ne trouve pas que ce soit particulièrement radical de le demander. » En France, si les choses n'ont pas tangé aussi fort qu'en Suisse, on assiste toutefois au bourgeonnement de collectifs qui portent ces revendications – Black Flower aux Beaux-Arts de Bordeaux, ou encore le Club cyberféministe intersectionnel à l'ENSBA de Lyon, dont l'école consacrait tout un cycle de conférences à l'automne au thème « Langage, genre et pouvoir ».

Dans ce vaste chantier, et alors que la langue française pourrait pour la première fois de son histoire évoluer dans le sens d'une non-binarité, pas facile de savoir ce qui va réellement rester. Mais la linguiste Julie Neveux en est persuadée : « La non-binarisation de la langue, c'est l'étape d'après. Et, paradoxalement, je pense que ça créera moins de remous que les débats d'aujourd'hui. Avec la démasculinisation actuelle de la langue, on emploie de plus en plus de mots non binaires déjà disponibles dans le lexique (comme le pronom indéfini "on", ou "les personnes" ou "les gens"). Ça prépare le terrain. » En attendant, Tristan Bartolini a reçu diverses demandes de musées qui souhaitaient reproduire son Inclusif-ve sur leur carte de vœux ou d'étudiants qui espèrent écrire leur thèse avec ces caractères tout neufs. Pour y répondre favorablement, il planche désormais sur des polices libres de droit. (M)

